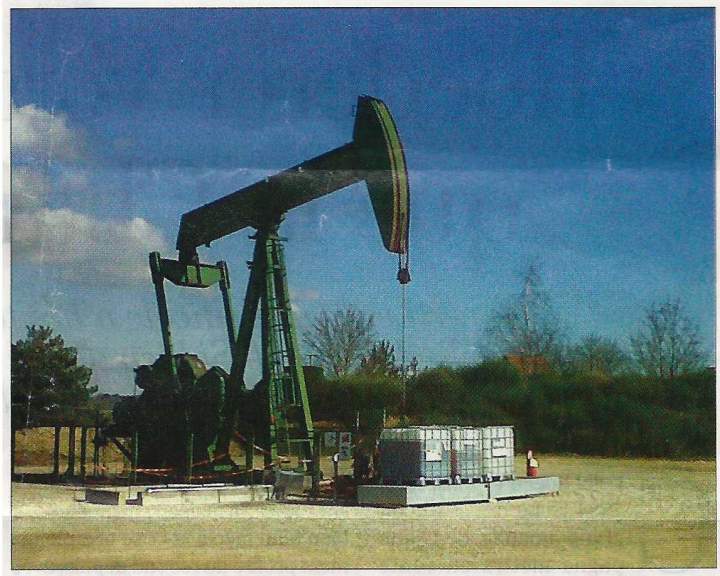
Vermilion fait son trou en France

Le groupe pétrolier canadien exploite les trois quarts de la production de l'Hexagone, jugée trop petite par les majors.



DR

Le puits d'Itteville, dans l'Essonne. Le pétrole français ne représente qu'une part très marginale de la consommation mais assure une excellente rentabilité.

« *En France, on n'a pas de pétrole mais on a des idées.* » Vermilion, obscure société canadienne, fait mentir le dicton. Jusqu'à ces derniers mois, la PME de Calgary détenait la moitié de la production française. Avec la reprise, fin 2011, de six champs de Total en région parisienne et en Aquitaine pour 85 millions d'euros, elle en possède désormais près des trois quarts. Bien sûr, la France n'est pas le Koweït, et ce gros pourcentage d'un très petit volume (les 700 000 tonnes produites représentent 0,5% de la consommation française annuelle) peut prêter à sourire. Cependant, fort de ses petits coûts de structure – seulement 120 salariés à Parentis-en-Born, dans les Landes – et d'un prix du brent record, Vermilion gagne très bien sa vie.

En 2011, le canadien a dégagé en France un profit opérationnel de 180 millions d'euros pour 249 millions de chiffre d'affaires. Une rentabilité de 73%! « *La meilleure du groupe* », se félicite Jean-Pascal Simard, directeur Europe des affaires publiques. Et, contrairement au géant français Total, Vermilion paie régulièrement depuis quinze ans des impôts dans l'Hexagone : 110 millions d'euros en cumul.

SOURCES D'ÉNERGIE

793 millions d'euros de chiffre d'affaires en 2011.

450 employés dans le monde, dont 120 en France.

146 millions de barils de réserve dans le monde, dont 46 millions en France.

3,5 milliards de capitalisation boursière.

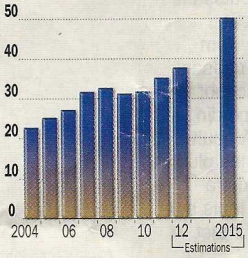
Esprit pionnier

L'aventure débute en 1994. Créé par trois ingénieurs canadiens, Vermilion (du nom d'un lac de la province de l'Alberta) se spécialise dans la recherche et l'exploration pétrolières. Un modèle classique, qui consiste à laisser à d'autres le raffinage et la distribution. Dès 1996, la jeune société se distingue en levant de l'argent à la Bourse de Toronto. L'année suivante, elle part à l'étranger. Pas pour barouder en Angola ou au Brésil. Elle s'installe en France où elle reprend une partie des actifs exploration et production en déclin d'Esso (le rachat intégral sera effectué dix ans plus tard).

Ce geste fondateur résume sa stratégie : ronger les os que les majors délaissent. Chacun y trouve son compte. En se débarrassant des champs français, trop petits pour eux, les grands pétroliers peuvent se concentrer sur leur cœur de business, l'exploitation des gisements géants d'Afrique et d'Amérique. Vermilion, de son côté, obtient des champs matures pour une bouchée de pain (au Canada, les actifs auraient coûté trois fois plus cher, a dit un jour le PDG Lorenzo Donadeo), avec des coûts de production de seulement 25 dollars le baril, contre 80 dollars pour les nouveaux gisements offshore d'Afrique. A charge ensuite pour les géologues de Vermilion de les faire prospérer. « *En France, nous voulons chaque année maintenir notre niveau de production, ce qui veut dire compenser les 15% que nous perdons du fait du déclin des gisements*, explique Jean-Pascal Simard. *Nous y parvenons en optimisant les gisements existants, en rouvrant des puits qui avaient été fermés et en en forant de nouveaux, 47 depuis quinze ans.* »

UN GROUPE EN CROISSANCE RÉGULIÈRE

Production mondiale (en milliers de barils-jour)



Vermilion a commencé par prospecter au Canada, et en France en 1997. Depuis, la société s'est développée aux Pays-Bas, en Australie, et en Irlande.

SOURCE : SOCIÉTÉ

L'espoir des gaz de schiste

Après le Canada et la France, Vermilion s'est développé aux Pays-Bas, en Australie, et récemment en Irlande, avec un gigantesque gisement de gaz qui devrait démarrer en 2014. A long terme, il fonde de grands espoirs sur le gaz de schiste en France – dans l'attente que l'interdiction d'exploration soit un jour levée – et en Pologne. En 2015, Vermilion vise une production mondiale de 50 000 barils par jour, contre 38 000 aujourd'hui. « *Une croissance lente, régulière et toujours dans des pays stables* », selon Cristina Lopez, analyste à Macquarie Securities. Un modèle à l'opposé de celui des majors, ce qui n'est pas pour déplaire aux marchés. A la Bourse de Toronto, le canadien pèse 3,5 milliards d'euros.

Nicolas Stiel